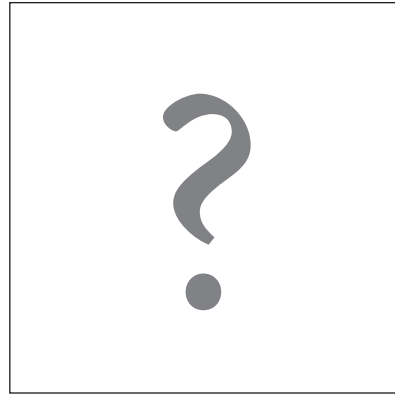




Photo: Archiv



Photo: Thomas Alfföldi



Hans et Maria Müller avaient posé avec d'autres pionniers les premières pierres de Bio 1.0, puis l'agriculture biologique 2.0, et entre autres Bio Suisse pour le Bourgeon, s'est focalisée sur la réglementation et le développement du marché. Ce à quoi devra ressembler la troisième phase fait l'objet d'un processus de réflexion stratégique interne à la branche.

Bio 3.0: Retour dans le futur?

Une nouvelle expression circule sur la scène bio: Agriculture biologique 3.0. C'est une troisième époque qui doit venir maintenant après la phase pionnière et celle de consolidation. Les positions fortement divergentes en présence nous obligeront à commencer par une discussion sur les questions fondamentales. Par exemple: Comment le bio pourra-t-il se démarquer d'autres labels ambitieux? Comment pourra-t-on augmenter la production sans nuire à la durabilité? Et quels intrants techniques doivent être autorisés pour cela?

Lors de la dernière édition de la foire Biofach qui s'est déroulée dernièrement à Nuremberg, c'est le nombre trois qui prédominait. Pour le 25^{ème} anniversaire de la plus grande foire de la branche, le congrès qui l'accompagne était placé sous la devise «Bio 3.0 – La filière agricole et agroalimentaire biologique de demain». Cette expression numérique empruntée au langage informatique désigne normalement les nouvelles versions des programmes qui ont fait leurs preuves et qui posent souvent des problèmes jusqu'à inconnus aux utilisateurs au lieu de les soulager. Il n'en va d'ailleurs pas autrement de Bio 3.0. Il s'agit avant tout de l'annonce d'un travail de réflexion: «Les acteurs doivent se donner pour tâche commune d'élaborer des concepts pour l'agriculture biologique du futur, des concepts qui favorisent la durabilité, autorisent la croissance sans abandonner la qualité tout en augmentant la crédibilité vis-à-vis des clients», expliquait Markus Arbenz, le directeur de l'organisation faitière IFOAM, qui a contribué à lancer cette discussion stratégique.

C'est un paquet aussi riche et varié qu'exigeant: L'agriculture biologique doit continuer de croître mais sans négliger ses racines – mots-clés: durabilité, protection de l'environnement. Et tout cela dans un monde où les ressources se raré-

fient à vue d'œil, où la population mondiale augmente, où la politique agricole est dominée par les groupes industriels et où les exigences du consommateur à l'égard du produit augmentent en permanence.

Une étude de tendance réalisée pour la BioFach montre à quel point les exigences posées aux producteurs et transformateurs bio sont devenues grandes: Une société de plus en plus industrialisée exige un choix qui satisfasse intégralement ses besoins, et les produits doivent être entre autres biologiques, climatiquement neutres, sains, souvent végétaliens, si possible non allergènes, consommables même en déplacement, disponibles en tout temps, transparents du producteur à l'assiette – et abordables.

En partie contradictoires, ces vœux des consommateurs posent de grands défis à la branche bio, d'autant plus qu'on n'est pas d'accord sur jusqu'où on peut aller pour atteindre la croissance désirée:

- Il faut un travail intensif de sélection pour «créer» des plantes et des animaux parfaitement adaptés aux besoins de l'agriculture biologique. Le temps presse. Peut-on recourir à certaines nouvelles technologies pour accélérer le processus?

- L'industrie des denrées alimentaires et le commerce de détail, qui participent fortement à l'impressionnante

croissance de l'agriculture biologique, exigent des produits qui se conservent et se transportent bien. Quelle dose de technique l'agriculture biologique peut-elle supporter pour que le résultat puisse encore prétendre à bon droit être un produit bio?

- Des consommateurs sont dérangés par les millions de poussins éliminés juste après leur naissance simplement parce qu'ils ne sont pas du bon sexe. Est-il justifiable de faire vivre les poussins mâles 100 jours de plus et de leur donner énormément plus d'aliments importés à cause de leur mauvaise aptitude à l'engraissement?

Et ce ne sont là que trois des problèmes qui divisent en ce moment profondément la scène bio, qui doit aussi veiller en même temps à ne pas se faire éclipser par les exigences d'autres labels. Un esprit de clocher par trop prononcé devrait cependant lui aussi être difficilement conciliable avec la pensée holistique que l'agriculture biologique revendique comme sienne. De grands défis attendent les jeunes agriculteurs et agricultrices bio qui ne connaissent les pionniers que par ouï-dire. Espérons que cette génération numérique aura autant de facilité à réunir les prétentions de Bio 3.0 sous un même toit qu'elle n'en a pour s'affairer sur ses programmes informatiques. Adrian Krebs

Bio 3.0 du point de vue de la pratique

Ligne commune ou normes différenciées?

Une réflexion stratégique fondamentale est maintenant réellement nécessaire. La question est en effet de savoir si l'agriculture biologique sera capable d'imposer



Photo: Bio Suisse

une même ligne à tous le monde ou s'il ne faudrait pas plutôt différencier encore plus les directives. Nous voyons p. ex. avec la question de la CMS qu'une interdiction poserait de gros problèmes à certains producteurs – et de l'autre côté c'est la poursuite du développement de toute la Fédération qui se trouve entravée si on doit toujours s'orienter d'après le plus petit dénominateur commun.

La stratégie à long terme doit en tout cas s'élaborer sur le plan interne; il ne sera en effet pas possible de mener cette discussion avec l'ensemble de la Fédération. Cela doit se passer au niveau des représentants. En plus du Comité il faudra absolument intégrer les différents organes et la Conférence des Président-e-s. Bio Suisse devra cependant aussi participer au processus stratégique international. Nous avons en Suisse la situation confortable d'avoir de l'avance dans certains domaines et donc de pouvoir tester plus vite certaines choses – nous devons faire profiter les autres pays de ces expériences. Dans le domaine de la durabilité, nous devons vérifier s'il peut y avoir des synergies internationales – par exemple avec Bio Austria, Bioland et Naturland.

Urs Brändli,
Président de Bio Suisse

Il faut des idées courageuses et de la démocratie de base

Nous devons prendre le temps de nous asseoir sur le banc devant la maison et de réfléchir où nous voulons mener l'agriculture biologique. Les dernières années ont



Photo: Thomas Alféidi

été dominées par la réglementation – et il le fallait. Mais maintenant nous avons besoin du courage et de la liberté de définir de nouvelles idées et de nouveaux buts. Ce processus de recherche d'idées doit se passer au niveau de la Conférence des Président-e-s. Les décisions stratégiques seront ensuite prises par le Comité, mais c'est la démocratie de base qui pilotera la réalisation. Il est important de choisir des processus d'introduction bénéficiant d'un large soutien et dotés de délais transitoires adaptés. Aujourd'hui, par exemple, tout le monde est content de ne plus avoir de dresse-vaches ni de chevaux à l'attache. L'agriculture biologique doit poursuivre son développement sur quatre plans fondamentaux: Il faut plus de cohérence dans le bien-être animal, un examen critique de la Liste des intrants, réétudier toute la question de la fertilité du sol, continuer d'avancer dans la bonne direction pour la sélection végétale. Sans oublier le social. Nous avons ici une responsabilité particulière non pas parce que nous sommes en bio mais tout simplement parce qu'il s'agit d'être humains. C'est pourquoi je suis contre l'édiction de directives dans ce domaine.

Christian Butscher,
Directeur de Demeter

Il faut une stratégie commerciale spécifiquement bio

Il y a à mon avis plusieurs évolutions qui doivent être corrigées. Une discussion stratégique est donc nécessaire. Il faut, en particulier pour la commercialisation et le com-



Photo: Bio Suisse

merce, une stratégie claire qui corresponde à la pensée bio.

Le bio et la régionalité doivent de nouveau être mis à égalité – au moins pour les produits qu'on peut fabriquer chez nous. Je n'aime pas la manière dont les grands distributeurs utilisent le bio: Ils font beaucoup de publicité avec le bio et la régionalité, mais finalement ils veulent vendre les produits sur lesquels ils ont les plus hautes marges, et ce sont le plus souvent des produits importés. La collaboration avec les grands distributeurs ne me dérange pas en elle-même, mais il faudrait leur imposer des règles claires. Sinon ils abusent de la haute valeur de nos produits biologiques suisses pour vendre des produits étrangers qui répondent à des normes plus basses. Je pense que les plus gros problèmes se posent au niveau des normes sociales. Le bio signifie aussi pour moi le contact direct entre les paysans et les consommateurs et la confiance qui en découle. Bio Suisse devrait être plus réservée pour octroyer son label à des produits importés. Elle devrait aussi être plus présente au niveau politique et s'engager davantage pour la souveraineté alimentaire et contre la perte des terres agricoles.

Marie-Thérèse Chappaz,
Vigneronne bio à Fully VS

Nous devons donner plus de poids au facteur santé

Continuer comme jusqu'à maintenant comporte certains risques. Au moment où la grande distribution et en particulier la Coop a commencé, il fallait une forte conviction et une étude intensive des processus si on voulait faire de l'agriculture biologique. Il y a beaucoup de choses que les paysans bio n'ont pas faites bien qu'elles n'aient pas été interdites. Cela a changé quand les aides



Photo: zVg

cantonales à la reconversion ont été introduites. On était soudain presque bête de ne pas se reconvertir au bio. Cela a forcément provoqué une régression. Les conséquences de cette édulcoration se font sentir fortement aujourd'hui, par exemple quand des paysans bio exigent qu'on autorise de l'azote directement soluble à l'eau comme c'est actuellement le cas avec la demande pour le lisier méthanisé.

Nous devons impérativement redonner plus d'importance au facteur santé des produits bio sinon le bio perdra ses fondements profonds. Il a été scientifiquement prouvé à maintes reprises que le gavage des plantes avec de l'azote à effet rapide provoque une modification défavorable de la structure des protéines. Nous devons faire très attention à ne pas nous faire dépasser par la PI car elle s'est fortement améliorée.

Il faut donc pour cela de nouveau intensifier les discussions entre les producteurs. Si nous n'arrivons pas – aussi au-delà des labels – à nous disputer avec plaisir au sujet des questions délicates, il n'y aura bientôt plus que Demeter de sérieux tandis que le Bourgeon se sera édulcoré au point de se retrouver au même niveau que la PI.

Ernst Frischknecht,
Agriculteur bio, Tann-Rüti ZH

Le bio doit cesser d'être plus cher s'il veut d'autres clients

Le secteur de la viande bio est en bonne voie mais il y a encore bien des choses à améliorer. Il y aura à l'avenir toujours moins de paysans bio, qui devraient alors pouvoir produire plus et moins cher grâce à la technologie moderne, ce qui devrait à son tour se répercuter positivement sur les prix de vente. Le bio ne doit pas toujours être plus cher, nous avons besoin de ces



Photo: Markus Dlouhy

nouveaux segments de clientèle qui achèteraient bien du bio mais en sont jusqu'ici empêchés par les prix de vente, mais aussi parce que nos clients actuels ne sont pas de très gros mangeurs de viande mais souvent des végétariens.

Il est impossible d'empêcher les boucheries industrielles de faire du bio, mais il faudrait corriger l'orientation générale vers un retour aux bonnes vieilles pratiques artisanales. Les directives actuelles ne doivent pas être assouplies, on ne doit pas autoriser de nouveaux additifs, les bouchers doivent être mieux formés et il faut davantage de recherche avec une attention particulière pour la transformation selon les phases lunaires.

Il faut en outre un meilleur concept de marketing intelligent pour la viande en elle-même car elle ne pousse pas dans les magasins. Cela signifie de nouveau de l'apostolat au front de vente sur la provenance, sur les coûts supérieurs engendrés par le respect des animaux et, à cause de la multiplication des allergies, sur les composants. Nous devrions aussi informer encore plus sur le bio et sur le Bourgeon afin d'en mieux mettre en lumière cette forme de production qui est la plus naturelle et la plus écologique.

Ernst Stettler,
Boucher bio, Langenthal BE

L'agriculture bio doit offrir de vraies perspectives aux jeunes

Avec les possibilités d'augmentation de la production à l'intérieur de l'agriculture biologique, la génération Bio 2.0 s'est fortement focalisée sur la commercialisation de la production. L'étude intensive de la question de savoir comment il faut concevoir l'accès des produits bio au marché conduit actuellement toujours davantage vers l'idée qu'une agriculture biologique



Photo: zVg

porteuse d'avenir devrait même se vendre d'elle-même. On a par contre jusqu'ici relativement peu investi dans la poursuite du développement des bases agronomiques fondamentales posées par la génération Bio 1.0. Et dans les hautes écoles, les thèmes de l'agriculture biologique continuent d'avoir peu d'importance et sont encore souvent considérés comme peu sérieux. Or, si on veut pouvoir continuer le développement du savoir actuellement disponible dans les fermes bio, il est impérativement nécessaire d'offrir, aussi dans le domaine de la formation et de la recherche, nettement plus de possibilités pour l'élaboration de solutions nouvelles et indépendantes – où l'intégrité et l'innovation ne doivent pas représenter des contradictions mais plutôt une grande chance. Au lieu de montrer dans sa publicité des images enjolivées d'une ferme biologique jeune, dynamique et idyllique, l'agriculture biologique devrait aussi se donner plus de peine pour offrir aux jeunes gens des perspectives professionnelles et des possibilités de démarrage dignes de ce nom.

Sabina Tschumi,
en formation d'agricultrice CFC
(Bioschwand) et agronome HE

«Le bio de qualité ne permettra pas de nourrir le monde entier»

Si le directeur du FiBL Urs Niggli considère les discussions autour de Bio 3.0 comme de simples exercices intellectuels, il avertit aussi le mouvement bio de ne pas se reposer sur ses lauriers car les labels concurrents rattrapent leur retard et menacent de dépasser le bio. En vue de résoudre les problèmes alimentaires mondiaux, il propose des normes bio différenciées et adaptées en fonction des conditions locales.

Tout le monde parle de «Bio 3.0». Est-ce qu'on est en train de réinventer l'agriculture biologique?

Non, je parlerais plutôt d'un retour aux valeurs fondamentales et d'une modernisation des méthodes. Mais il ne s'agit en fait pour l'instant que d'exercices intellectuels car de nombreuses personnes se demandent à quoi l'avenir ressemblera. Elles sont inquiètes parce que d'autres labels apparaissent soudain dans les magasins et que la distance avec certains programmes PI, comme par exemple TerraSuisse, s'est amenuisée. L'agriculture biologique 3.0 est moins thématifiée en Suisse qu'en Allemagne. Bio Suisse a développé pour la Suisse une stratégie-qualité claire qui tient aussi compte des petits producteurs. C'est déjà une bonne vision pour l'avenir.

Que signifient en fait Bio 1.0 et Bio 2.0?

L'agriculture biologique 1.0 a duré environ 80 ans. Ce sont les idées de quelque 50 pionniers dont les livres et les conférences ont eu beaucoup d'effet. En font par exemple partie Raoul Francé, un célèbre pédologue austro-hongrois, Ewald Kônemann, qui éditait la revue «Bebauet die Erde» (Cultivez la Terre, n.d.t.), et bien entendu le Cours aux agriculteurs donné à Koberwitz par Rudolf Steiner ainsi que le livre «Bodenfruchtbarkeit: eine Studie biologischen Denkens» (La fertilité du sol: une étude de la pensée bio, n.d.t.) du microbiologiste Hans Peter Rusch, qui a été pour les pionniers suisses Hans et Maria Müller la révélation d'une nouvelle théorie de l'agriculture.

Et sa suite, l'agriculture biologique 2.0?

L'agriculture biologique s'est normalisée et standardisée à partir des années septante. Un système de contrôle et de certification a été créé. Les autorités ont commencé à surveiller le contrôle. Cette normalisation mondiale nous permet d'importer des papayes bio des Indes et des haricots verts marocains en hiver. Une réussite impres-

sionnante puisque le commerce mondial des produits bio atteint maintenant 76 milliards de francs. Mais ça crée aussi des problèmes!

Lesquels?

Je ne crois pas qu'un paysan suisse qui laboure dix hectares ait les mêmes intérêts qu'un domaine ukrainien avec 3'000 hectares de grandes cultures bio. Je suis convaincu que le bio de haute qualité avec des directives très strictes est la grande chance pour l'avenir en Suisse, mais je ne

Si le café, le chocolat et d'autres produits portent toujours plus souvent d'autres labels que Bio, cela peut aussi provoquer une stagnation du bio.

peux pas m'imaginer qu'on puisse nourrir le monde entier avec ça. Je crois qu'un bio qui garantit la plus haute qualité possible est un autre bio que celui qui contribuera à la sécurité alimentaire et à la protection de l'environnement dans le monde entier.

N'est-il pas délicat de créer deux classes de bio?

Oui, c'est vrai qu'il y a des points non résolus, mais c'est justement de ça qu'on doit discuter. Ces discussions viendront de toute façon. À savoir que ce que nous voyons maintenant, c'est que d'autres labels comme Fairtrade et Rainforest Alliance dépassent le bio dans certains domaines. Si le café, le chocolat et d'autres produits portent toujours plus souvent d'autres labels que Bio, cela peut aussi provoquer une stagnation du bio. Et cela lancera forcément les discussions.

Et qu'est-ce qui pourrait être réuni sous le toit de Bio 3.0?

Par exemple davantage de produits bio de petits producteurs qui font une transformation traditionnelle soignée et qui

les vendent au marché ou sur Internet et qui sont très demandés à cause de leur haute qualité. De nombreux jeunes gens s'enthousiasment pour le jardinage urbain et développent une alternative aux grands distributeurs et aux discounters. Sur l'autre échelle des extrêmes on trouve l'aquaponie, où des poissons en aquaculture fertilisent des tomates en hydroponie sous serre. Recyclage parfait, naturel et high tech, mais pas bioconforme. Ou la ferme bio de 3'000 hectares du célèbre protecteur de la nature Doug Tompkins en Argentine, où des tracteurs et des machines pilotés par GPS travaillent la terre en bandes parallèles sinueuses pour éviter l'érosion et pour prévenir ravageurs, maladies et mauvaises herbes par la coexistence de nombreuses cultures différentes.

Quel est le point commun de cette nouvelle diversité?

Ménager l'environnement de manière cohérente, ne pas consommer les ressources naturelles, payer équitablement les agriculteurs et les travailleurs agricoles, traiter les animaux avec respect et produire des aliments sains. C'est l'essence même de l'agriculture biologique depuis les pionniers.

Ces derniers temps vous avez beaucoup parlé de l'agriculture bio comme d'une combinaison de nature et de high tech. Qu'est-ce à dire?

Considérez donc une serre, où le réglage de la climatisation empêche les maladies de survenir et où on lâche des abeilles pour assurer la pollinisation et divers ennemis naturels pour éliminer toutes sortes de ravageurs. Nous devons mieux communiquer. L'agriculture paysanne et la transformation traditionnelle existent, et c'est un plus qui a le droit de coûter plus cher. Les belles images sont alors justifiées. On doit cependant aussi pouvoir montrer des images high tech, je les trouve très alléchantes.

Vous parlez aussi volontiers positivement de certaines technologies modernes pourtant controversées, seriez-vous devenu un partisan des OGM?

En 25 ans l'ingénierie génétique n'a rien apporté de ce qui m'intéresse. Nous devrions néanmoins cesser de tout peindre en noir et blanc. Des centaines de milliers de chercheurs du monde entier font des recherches sur le matériel héréditaire et sur les nanotechnologies, et on est dans une ambiance de ruée vers l'or. Au Möschi, chez Hans Müller, il y avait

Je pense qu'il y a un gros potentiel de progrès scientifique à l'intérieur des directives actuelles.

un seul téléphone mural en bakélite noire avec un disque tournant. Tous les participants aux séminaires ont aujourd'hui un smartphone dans la poche et disposent de possibilités qui auraient fait hocher la tête d'incompréhension à Maria Müller. Il en ira de même avec nous pour les technologies modernes. Peut-être que les paysans bio du futur seront les éclairés qui expliqueront à la société quelles nouvelles méthodes sont bonnes et lesquelles il faudrait mieux abandonner. Contrairement à Bio Suisse, le FiBL doit penser loin dans le futur. Je préfère entendre les paysans bio me dire «Là tu vas trop loin» que «Mais pourquoi donc avez-vous dormi, vous autres chercheurs»!

Qu'est-ce que cela signifie pour la recherche faite au FiBL?

Je pense qu'il y a un gros potentiel de progrès scientifique à l'intérieur des directives actuelles. Surtout dans la protection des plantes, la fertilisation, la médecine animale et la mécanisation pour les grands domaines où on peut remplacer le travail manuel. Nous devons exploiter tout cela, et en 40 ans d'existence du FiBL

Je ne suis pas partisan des durcissements continuels. La sélection CMS et l'hybridation nous ont fourni d'excellentes variétés et d'énormes progrès de sélection.

nous n'avons encore jamais eu autant de choses dans le pipe-line. On commence à voir ce qu'une recherche à long terme peut atteindre et quel potentiel peut être exploité grâce aux réseaux internationaux et à l'augmentation continue du financement. Nous allons trouver dans



Photo: Markus Spuhler

Urs Niggli: «Bio 3.0 pourrait être une grande famille de mouvements de même orientation.»

de nombreux domaines de nouvelles solutions qui rendront l'agriculture biologique plus productive et plus sûre pour les paysans. Cela signifie plus de paysans et plus de parts de marché, on n'est de loin pas encore au bout, mais ce sera seulement si on s'attaque à de nouvelles choses.

Comme quoi par exemple?

L'agriculture biologique n'a pas résolu le problème du phosphore. Notre recyclage du phosphore est insuffisant. Il y a partout en Europe des carences en phosphore dans les fermes bio de longue date. Nous voulons travailler sur les mycorhizes et les bactéries racinaires pour améliorer fortement la mobilisation du phosphore du sol. Il y aurait aussi de nouveaux procédés de préparation des boues d'épuration qui utilisent de la chaleur pour éliminer les polluants organiques avant de retirer les métaux lourds. C'est un engrais totalement nouveau. L'azote de l'urine est un autre thème intéressant. Ces systèmes arrivent et nous devons absolument les étudier. C'est aussi valable pour les nanotechnologies, que l'agriculture biologique rejette jusqu'ici totalement.

Que pensez-vous de la discussion sur la sélection CMS?

Je ne suis pas partisan des durcissements continuels. La sélection CMS et l'hybridation nous ont fourni d'excellentes variétés et d'énormes progrès de sélection. Et ni l'une ni l'autre ne nuisent à l'environnement, à la santé ou aux paysans.

Un des motifs d'interdiction est la monopolisation de la sélection semencière par de grandes entreprises qui pratiquent la CMS et l'hybridation.

Il y a aux USA des sélectionneurs bio qui font breveter des variétés, et il y en a en Suisse qui travaillent avec des hybrides. Je veux seulement dire avec ça qu'il n'y a pas de réponses simples. L'énorme pouvoir de certains groupes remonte à une défaillance du marché de l'économie globalisée. Pour la semence, l'État doit intervenir en soutenant la sélection bio ou la sélection en fonction des besoins locaux. Et la sélection conservatrice des anciennes variétés en fait partie. La sélection a besoin de nombreuses petites et moyennes entreprises sinon il y aura une perte de diversité. Bio 3.0, même si ce n'est encore qu'un exercice intellectuel, serait pour moi une grande famille de mouvements de même orientation qui pourrait être une stratégie efficace contre les acteurs globalisés.

Interview: Adrian Krebs, Markus Spuhler